

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 11 (1981)
Heft: 4

Artikel: Trois cent mille soldats et une chanson
Autor: Chytil-Montavon, Eliane
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Gilberte, sur le perron de l'Hôtel de la Gare à Courgenay, en compagnie de deux de ses « protégés ».

que pour être nommé horloger du château de Versailles. Mon grand-père, qui passait douze heures par jour à son établi, ne prenant la peine de se retourner que pour manger du pain et croquer un oignon sur le coup de midi, hésita à cause du déménagement, de sa famille déjà nombreuse, et refusa. Plus tard, il abandonna l'horlogerie pour acquérir l'Hôtel de la Gare. Bien lui en prit. Celui-ci allait devenir le rendez-vous le plus célèbre de la « Grande Guerre ». Gilberte passa son enfance au milieu de ses frères et sœurs. Ses cousines habitaient la maison voisine. Sa préférée était Marthe, dont la mère, la tante Bertha, était la sœur de mon grand-père. Elle avait épousé un Varrin, nom répandu à Courgenay. Marthe grandit donc avec Gilberte. Elle partagea ses jeux, ses larmes et ses joies. Elle joua avec les mêmes poupées de chiffon et, dans le verger derrière la maison, cueillit les mêmes bouquets de cardamines. Elles nouèrent les mêmes tabliers pour se rendre à l'école communale où elles passèrent huit ans dans le même banc. « La Gilberte, dit Marthe aujourd'hui avec une admiration inchangée pour cette

TROIS CENT MILLE SOLDATS ET UNE CHANSON

cousine qui fut plus qu'une sœur, la Gilberte, c'était toujours la première!»

Le 20 mars 1896, au rez-de-chaussée d'une petite maison du village de Courgenay, naissait le troisième enfant de Gustave Montavon et de sa femme Lucine, née Laville. C'était encore une fille. On l'appela Gilberte. En fait, c'était le cinquième enfant, mais les deux premiers étaient morts à leur naissance, chose courante à l'époque. On n'avait même pas retenu leurs noms. L'aînée s'appelait Fernande, la

deuxième Camille, la troisième Gilberte. Puis arrivèrent, en 1901, Gustave, prénommé comme son père, qui devint mécanicien et garagiste et, en 1904, Paul, le musicien, mon père. Mon grand-père était horloger de métier. Et un horloger connu et reconnu loin à la ronde. Mon père évoquait avec une certaine fierté le fait que l'habile artisan avait été sollicité par le gouvernement français de l'épo-

La guerre aux frontières

En 1908, l'Hôtel de la Gare est à vendre. Gustave Montavon l'achète et s'y installe avec sa femme et ses cinq enfants. 1914! Dès le 4 août, on se bat

Extrait du récit «Trois cent mille soldats et une chanson» de Mme Eliane Chytil-Montavon, paru dans «Ecritures féminines» des Actes de l'Emulation jurassienne 1979. (Photos de la collection privée de l'auteur.)



Par Eliane Chytil-Montavon

à nos frontières. Quatre jours plus tard, les Français occupent Mulhouse. D'interminables colonnes de soldats suisses, encore équipés de costumes voyants — comme la plupart des autres armées d'ailleurs — bleu foncé à boutons brillants, cols rouge vif et képis à pompons, serpentent à travers les vallées jurassiennes. Quand, vers le 13 août, les Allemands se rendent maîtres du Sundgau et que les Français se retirent vers Belfort, il faut renforcer les troupes à la frontière de l'Ajoie. Allemands et Français s'enterrent dans leurs tranchées à quelques mètres de notre pays. Les attaques nocturnes se répètent sans cesse au cours des mois qui suivent; les incendies de maisons et de récoltes illuminent tragiquement le ciel ajoulot.

En cette année 1914, Gilberte a dix-huit ans. C'est une jeune fille souriante, gaie, à la répartie facile. Ses cheveux noirs, coiffés en bandeaux, entourent un visage rond marqué de fossettes. C'est la plus jolie des trois sœurs Montavon. D'ailleurs, les étudiants de l'école cantonale de Porrentruy, ceux de la Gymnasia, le savent bien, quand ils vont, les samedis et les dimanches, à pied, de Porrentruy à Courgenay, pour boire un pot dans le joli café devant la gare.

Les bataillons s'installent dans les villages. Fermes, granges, écoles, tous les locaux sont occupés par la troupe. Les cafés, les hôtels deviennent le lieu de rendez-vous des soldats. C'est là qu'ils passent leurs soirées, leurs heures de liberté, oubliant un peu leurs soucis, retrouvant un peu la vie de famille

qu'ils ont laissée à l'intérieur du pays.

Chaque soir, la grande salle de l'Hôtel de la Gare accueille plusieurs centaines de soldats et d'officiers. On sert à boire, à souper à ceux qui le désirent. Parfois, l'Etat-Major commande un banquet. La famille Montavon, au grand complet, s'active. Ma grand-mère Lucine est aux fourneaux et aux... comptes. Quand le feu des cuisines s'est éteint, elle est là, derrière la caisse, attentive à tous et à tout, veillant de son œil vif et intransigeant sur ses hôtes et ses filles. Celles-ci vont, viennent, servent les «bocks» et les «demis», aidées par deux ou trois cousines ou amies, du même âge qu'elles. La bière coûte quinze centimes. A chaque fois, une pièce de quatre sous tombe dans la main de la serveuse avec ces mots: «Isch rächt!»

— On s'en faisait des petits sous de «Trinkgeld», dit Marthe. On était assez heureuses! Un sou, ça comptait dans ce temps-là!

Le père Montavon s'occupe de la cave, met les tonneaux en perce. De la trappe qui est derrière le comptoir, il descend l'échelle et remonte des tonneaux de cinquante litres de bière, en les tenant par le bord, d'une main, entre le pouce et l'index.

Les trois sœurs Montavon devant l'Hôtel de la Gare. De gauche à droite: Camille, Gilberte et Fernande. (Photo de 1916.)



Une famille d'artistes

Les petits frères, eux, doivent animer la soirée. Gustave a treize ans au début de la guerre; il joue du violon. Paul, qui en a dix, «tire» l'accordéon et joue du piano. D'où lui vient ce talent? Qui sait? On ne se pose pas de questions. Les touches de son accordéon chromatique n'ont aucun secret pour lui, sans avoir jamais pris de leçons. Le piano, c'est la même chose. Il compose des airs, improvise des mélodies. Il accompagne n'importe quelle chanson. De temps en temps, à la demande de l'assistance, les trois sœurs chantent en trio... ce qui fait froncer les sourcils de leur mère, là-bas, derrière la caisse. Elle n'aime pas beaucoup cela, grand-maman Lucine. Le travail, c'est le travail. Mais les soldats aiment chanter. Et danser. Alors, on danse. On se bouscule pour inviter les filles de la maison, et surtout Gilberte, si jolie et qui sait l'allemand. Après son école primaire, elle a été pendant un an en Suisse allemande pour apprendre la couture. Un atout de plus, un charme de plus. Alors, elle cause avec ces Zurichois, ces Lucernois, ces St-Gallois, ces Suisses de Schwytz et d'Unterwald, perdus aux confins du pays qu'ils ne connaissent pas et dont ils ne comprennent pas bien la langue. Et, chose extraordinaire, elle connaît chaque nom, chaque physionomie. Elle retient leur histoire, le lieu d'où ils viennent, les confidences qu'ils lui font, les soucis qu'ils lui confient. Et quand ils reviennent, des mois plus tard, au hasard des garnisons, c'est son sourire qui les accueille. Et c'est elle qui leur demande des nouvelles de leur famille, de la grand-mère qui était malade, du bébé qu'on attendait, de la jeune fiancée. Cette mémoire prodigieuse des noms et des physionomies fait d'elle une sœur, une amie, une mère, une confidente. Dans la journée, elle est là, devant une table où s'entassent chemises et chaussettes. Elle reprend un talon, recoud un bouton. «Il faut bien remplacer un peu les mères qui sont loin!»

On frappe à la porte:

— Gilberte, le major aurait quelques lettres à taper à la machine, est-ce que...?

Et Gilberte se lève, s'installe devant la grosse machine à écrire, à la table de conférence des officiers. Ses sœurs ne chôment pas non plus. La grande salle doit être remise en ordre chaque jour pour tous ces «sans foyer» qui viennent chercher, le soir, un peu de chaleur, un peu de gaîté, un peu d'amitié, sous la lumière jaune des lampes à gaz. Le père Montavon a construit une annexe derrière la grande salle, pour pouvoir accueillir ceux qui se pres-

saient sur la porte de son café, attirés par la musique de l'orchestre: le piano ou l'accordéon, le violon et, souvent, un saxophone ou une trompette, une batterie, un violoncelle dont joue un gars du village ou un soldat-musicien qui a emporté son instrument dans son paquetage. Pendant ce temps, à quelques kilomètres, résonne le canon. Dans le ciel, les ballons captifs s'observent par-dessus les frontières.

Hanns In der Gand

Ce soir justement, il y aura un concert spécial à l'Hôtel de la Gare. Hanns In der Gand est dans la région. Il vient, aujourd'hui, à Courgenay, chanter ses dernières chansons, et les anciennes aussi, qu'on connaît et qu'on reprend en chœur. Hanns In der Gand n'est pas un soldat. C'est un barde. Son grand luth accroché à l'épaule, il va, de quartier général en garnison, pour donner des soirées. Cet Uranais recueille infatigablement de vieilles chansons suisses menacées de tomber dans l'oubli et les transmet aux troupiers. Hanns compose aussi des chants de marche, des couplets patriotiques. Il connaît Gilberte depuis 1915. Depuis ce jour où, arrivant avec une section du bataillon 54 de Bâle-Ville, il a passé devant l'Hôtel de la Gare. Il a vu, devant la porte ouverte, au haut des marches du perron, une jeune fille. Elle regardait défilier les hommes en souriant; il a entendu, dans les rangs des soldats, ce prénom: «La Gilberte!» Les anciens la désignaient aux nouveaux: «Voilà la Gilberte!» In der Gand raconte encore: «Le 22 février 1917, de nouveau dans la salle d'auberge de l'Hôtel de la Gare, je chante devant la 11/44 et ses officiers. Gilberte et ses sœurs chantent aussi de magnifiques chansons. J'entends encore celle-ci: «C'est dans la ville de Bordeaux, trois beaux vaisseaux sont arrivés!» Les conversations roulent sur les prochains mouvements de troupe. Gilberte connaît ceux qui vont relever les partants: elle a une mémoire incroyable et elle se souvient pour ainsi dire de chaque soldat qui a cantonné à Courgenay.

— Combien de soldats et d'officiers connaissez-vous, Gilberte?

— Trois cent mille soldats et tous les officiers! répond-elle en souriant, puis elle s'éclipse après une gracieuse révé-

rence. Ce soir-là, je me mis à la chanson projetée.»

Ce soir, c'est le 11 octobre 1917. Hanns In der Gand est de retour à Courgenay. Il a dans sa poche, depuis quelques mois déjà, sa nouvelle chanson, inédite.

Un peu avant huit heures, le café, la salle et l'annexe sont pleins de soldats fatigués. Le grand air a coloré leurs visages; ils sont rasés de près, impatients. On a rajouté des chaises pour contenter les derniers arrivants. Une joyeuse rumeur monte des tables, avec les volutes épaisses de la fumée des grosses pipes, des cigares et des cigarettes. Fernande, abandonnant son service, a traversé la salle et est sortie devant la maison. Elle paraît excédée. Etant l'aînée, elle a des responsabilités. Dans les rectangles de lumière quadrillés des fenêtres qui se dessinent sur le bord de la route, quelques gosses de treize à quinze ans jouent aux billes. Elle se dirige vers le plus jeune:

— Paul!

Un bout de ficelle tendu entre ses mains, Paul, accroupi, mesure méticuleusement un espace entre deux billes:

— C'est la mienne!

Une gifle retentissante répond à son exclamation.

— On te cherche partout! File! Ils t'attendent!

Il ramasse ses billes et, se frottant la joue, passe devant sa sœur, évite le regard de sa mère assise à sa place habituelle, se faufile à travers la salle encombrée et s'installe au piano, tout au fond, sur la petite estrade. Les

premiers accords éclatent sous ses doigts encore gris de poussière, ses doigts de gamin qui courent sur le clavier et apaisent, le temps d'une valse, le brouhaha impatient des consommateurs. Autour d'une grande table, les officiers discutent avec un homme en civil, au crâne chauve et aux yeux plissés de gaieté. C'est Hanns In der Gand. Il parle musique avec le major Andrae, commandant du groupe d'obusiers 26, chef d'orchestre et compositeur zurichois bien connu. Les capitaines Wyss et Burgunder écoutent distraitement leur dialogue. Le major, alors, se lève et se dirige vers le comptoir. Il s'arrête devant Mme Montavon, s'incline respectueusement et s'adressant à elle dans un excellent français à peine teinté d'accent:

— Mme Montavon, permettez-vous à Gilberte de venir s'asseoir quelques instants à notre table? M. In der Gand voudrait lui chanter une chanson qu'il a composée pour elle!

Interloquée quelques secondes, elle refuse énergiquement. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Qu'est-ce qu'on penserait de sa fille? Il n'en est pas question.

— I n'veus p'çoli! nan, nan, i n'veus p'çoli! (non, non, je ne veux pas cela) répond-elle à ceux qui l'entourent et qui ont entendu la demande du major.

On insiste tant que son refus se fait moins catégorique; mais il est clair que l'invite ne lui plaît pas. Prenant ses bougonnements pour un consentement hésitant, le major se dirige alors



La famille Montavon (entre 1920-1925), pose sous les fenêtres de l'Hôtel de la Gare. De gauche à droite: Paul (le cadet, père de l'auteur), Fernande (l'aînée), Maman Lucine, Gustave (le père), Camille, Gilberte et Gustave (le fils).



Gilberte Schneider-Montavon, fêtant ses 50 ans dans son appartement de Zurich, avec son mari Louis et sa fille Jeanne. (Photo ATP, Zurich.)

Gilberte Montavon, la « Petite Gilberte de Courgenay », à l'âge de 25 ans.

vers Gilberte qui sert des consommations. Il la prend par la main.

— Gilberte, venez vous asseoir quelques instants à ma table. Notre barde a composé une chanson en votre honneur.

— Non, non, je ne veux pas!... Je n'aime pas ça!... Qu'est-ce qu'on va penser!

— Votre mère est d'accord, ajoute le major. Allons, venez!

Un coup d'œil du côté de sa mère et Gilberte comprend qu'elle a peut-être dit oui, mais à son corps défendant. Intimidée tout à coup, elle accompagne le major à sa table et s'assied sur le bord d'une chaise. L'Uranais prend son luth. Toutes les conversations se sont tues. Fernande, Camille, Marthe sont debout à côté du grand pilier. Ceux du café ne sont levés. Maman Lucine, elle, est restée assise à sa place. Debout au milieu de la salle, le troubadour gratte quelques accords et commence sa chanson:

«Bi Prun-te-rut im Ju-ra, da het e Wirt es Huus,
Da luegt es Meitschi alli Stund drymal zum Pfeister
uus...»

Et c'est le refrain:

«C'est la petite Gilberte, Gilberte de Courgenay,
Elle connaît trois cent mille soldats et tous les officiers...»

A son nom, Gilberte s'est caché le visage dans les mains. Jamais elle n'a été aussi gênée. Elle est rouge de confusion. Après quelques mesures, toutes les têtes se balancent en cadence.

Au dernier refrain, toute la salle chante avec l'auteur. Et quand la chanson se termine, les acclamations interminables des batteries 75 et 76 ovationnent l'artiste, saluent cette nouvelle chanson, mais surtout, disent à la jeune fille de vingt et un ans, rougissant d'embarras et d'émotion, quelle chère camarade elle est pour tous. Gilberte se lève, remercie, balbutie. Sa belle assurance a été balayée, submergée par ces honneurs inattendus. Elle serre machinalement les mains qu'on lui tend et, pour cacher son trouble, elle file vers le café continuer son travail sous les yeux admiratifs de tous les soldats qui chantonnent le refrain sur son passage, sous le regard un peu jaloux de ses sœurs aînées et sous l'œil un peu courroucé de sa mère qui n'apprécie guère le genre de démonstration dont sa fille cadette est l'objet.

Ce soir-là, 11 octobre 1917, est née à Courgenay une chanson qui va faire en quelques mois le tour des «trois cent mille soldats et tous les officiers» de l'armée suisse, une chanson que l'on chantera encore septante ans plus tard et souvent, sans connaître les paroles du couplet, une chanson qui a rendu célèbre une sage petite Jurassienne, dont la vive intelligence, la prodigieuse mémoire et la souriante gentillesse étaient les seuls mérites.

E. C.-M.

